

Tintin dans la Batcave

Aventures au pays de Robert Lepage, épisodes 1 et 2

Daniel Canty

Volume 51, Number 3 (287), February 2010

Théâtre 1959-2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63792ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Canty, D. (2010). Tintin dans la Batcave : aventures au pays de Robert Lepage, épisodes 1 et 2. *Liberté*, 51(3), 66–72.

TINTIN DANS LA BATCAVE

Aventures au pays de Robert Lepage, épisodes 1 et 2

En 2009, Daniel Canty s'est retrouvé à Québec, dans le ventre de la Caserne Ex Machina, à titre d'observateur pour la création du *Dragon bleu*. Robert Lepage y revenait sur *La trilogie des dragons*, son grand succès inaugural. Le parcours transversal et sinueux de l'auteur à travers l'œuvre de Lepage, ou à proximité d'elle, tente ici de répondre à une narration publique aux accents d'éternel retour. Procédant d'une double hypothèse qui consiste à voir Lepage comme une sorte de Tintin québécois, doué d'une immunité dramatique quasi totale, et la Caserne comme une version de la Batcave, adaptable à tous les possibles théâtraux, Daniel Canty tente d'identifier les repères mystérieux par lesquels une vie s'arrime à l'imaginaire, public ou privé. Fidèle à son titre, et à son sujet, « Tintin dans la Batcave » est un feuilleton échafaudé sur le mode du *work in progress*. Les épisodes suivants seront publiés, jusqu'à épuisement des stocks, dans les prochaines livraisons de *Liberté*.

Épisode 1
UN GARÇON QUÉBÉCOIS
(années quatre-vingt)

J'étais encore à l'école secondaire quand Robert Lepage est devenu un des personnages principaux de notre narration nationale. Je me souviens d'un petit encadré dans le journal étudiant du Collège de Maisonneuve, où étudiait mon frère. Il annonçait une représentation de *Vinci* à l'auditorium du collège. Si j'avais été à la place de mon grand frère, j'y serais allé. Malheureusement, les exigences des sciences pures lui imposaient d'autres priorités.

Je ne me souviens pas si c'était l'homme de Vitruve, l'aile de chauve-souris d'une des machines volantes de Vinci ou quelque autre mécanique fantasque qui accompagnait l'invitation. Par contre, je me rappelle ma fascination pour le titre, dans une archaïque typographie décorative, et pour cette illustration oubliée. Mon frère ne voyait donc pas la parenté entre ses ambitions d'ingénieur et les fantasmes de l'ancien inventeur? Mon insistance n'était pas étrangère à mes propres aspirations. Ces images me semblaient jeter un pont entre ma fascination pour les univers de la science-fiction, de la *fantasy* et du *prog rock*, et les mondes de l'art, dont je me rapprochais sans vouloir trahir mes racines. L'art total ne serait-il pas celui qui éclaire toutes les parties de nous-mêmes? D'étranges loyautés nous animent, dont nous aurions tort de négliger l'exploration, et, bien qu'elles puissent sembler les lumières pâlissantes de galaxies moribondes, elles n'en demeurent pas moins vivantes. La vénérable métaphore qui nous apprend que la lueur d'étoiles mortes continue de parvenir à notre monde et la loi de conservation de l'énergie s'appliquent aussi à l'imaginaire.

J'ai toujours trouvé que Robert Lepage ressemblait un peu à la Joconde. On sait, et on ne sait pas de qui il s'agit, comme c'est le cas pour la plupart des figures publiques. Elles sont, et ne sont pas, des êtres de fiction et, si nous élisons de prêter foi à toutes leurs métamorphoses, c'est parce que nous en avons aussi accepté la légende. J'avais entendu parler du metteur en scène et acteur de la pièce. Le titre de son triomphe, *La trilogie des dragons*, semblait tout droit emprunté à une trilogie de cape et d'épée. L'objet en semblait déplacé, mais l'écho en demeurait réel. Facile d'imaginer un Robert Lepage, dans un sous-sol de pierre de Québec, s'inventant un personnage de *Advanced Dungeons & Dragons*, décomposant les lettres de son nom

d'écuyer pour baptiser son magicien d'outremonde, ou se trouvant un pseudonyme genre *métal*. Away ou Snake, de Voivod, sont, après tout, des petits gars de la Rive-Sud.

Genesis, Yes, King Crimson ou Soft Machine doivent beaucoup de leur gloire aux citoyens de Québec, et à la vénération d'une génération de chrétiens en transition, à la recherche de nouveaux rituels. Robert Lepage a toujours avoué sa dette envers les spectacles vus dans son adolescence. L'aile de chauve-souris de Vinci est proche parente de la coiffure ailée de Peter Gabriel. Derrière ses remparts médiévaux, Québec est l'ancienne capitale du *prog*, et un haut lieu des jeux de rôle et des musiques mythopoétiques. L'homme de Québec porte fréquemment la queue de cheval, fréquente le café Le Hobbit, et, les fins de semaine, part en mission dans les Terres du milieu ou répète avec son groupe. La femme de Québec, si tel est son désir, n'aura aucune difficulté à se trouver une robe aux lacets de cuir. Depuis quelques années, il paraît qu'une bande d'aspirants vampires hante les allées de pierre de la vieille capitale, glissant parmi la faune des fonctionnaires et des touristes. J'ai même entendu dire que la déception de Robert Lepage avec Téléfilm avait commencé avec un refus pour le tournage d'un film de vampires, *White Nights*.

Plutôt que *Vinci*, j'ai vu, au Théâtre du Nouveau Monde, les mises en scène de *La vie de Galilée* et du *Songe d'une nuit d'été*, avec des amis qui fréquentaient le Collège de Montréal. J'étais inscrit à la polyvalente Dalbé-Viau, à Lachine. Mes amis me fournissaient un billet au balcon, à 9 \$ la pièce, et j'allais baigner, quelques heures, dans les merveilles de Montréal. Dans *La vie de Galilée*, un système de cordages permettait de déplacer une sorte de hublot de bois, qui pouvait suggérer tour à tour un dôme, une rosace ou un énorme œil inquisiteur. Dans *Le songe d'une nuit d'été*, des plantes grimpantes s'enroulaient autour de trois escaliers en colimaçon, fixés aux extrémités d'une sorte de tricorne de métal. Des rameurs, parfois, surgissaient d'écoutilles ménagées dans la base de la structure et faisaient doucement voguer le dispositif autour de son axe. Beaux emplois pour un ingénieur. J'aurais aimé que mon frère se mette un jour au service d'une telle magie. Quels miracles nous aurions pu accomplir ensemble!

Les dispositifs scénographiques de Lepage offraient une relecture de textes classiques, et devenaient des sortes de narrateurs désincarnés, s'adaptant à la forme du récit par une série de transformations continues. La magie de l'évocation tenait à la grâce des

transitions, où les objets, détournés de leurs usages immédiats au profit de la création d'images, apparaissaient comme des sortes d'amplificateurs métaphoriques. Les acteurs eux-mêmes se fondaient parfois dans l'ordre des images. Je revois encore Yves Jacques, dans *La vie de Galilée*, dénudé au milieu de la scène, revêtant l'habit papal, immobile dans la position pudique de la Vénus de Botticelli, alors que sa suite l'enrubannait d'empans de soie colorée.

La capacité de la fiction, ou du quotidien, à nous émerveiller tient en bonne partie au brouillage de démarcations familières. Des objets revêtent des significations insoupçonnées. Des récits d'autres temps ou d'autres mondes jettent un éclairage improbable sur nos vies. Nous nous sentons plus proches des absents. Le miroir du monde semble se liquéfier, et, un instant, un passage devient possible. Pour qui sait y voir, cela peut arriver souvent. Un espoir naît à l'ouverture du portail, un autre s'emporte quand il se referme. Peu importe : la question est ailleurs. L'émotion passe. Le jeu et la vie continuent ensemble.

Vers la fin du *Songe d'une nuit d'été*, un subtil revirement dramatique s'est opéré de notre côté du quatrième mur. Lepage est apparu seul dans un des petits balcons réservés aux invités de marque. On aurait dit Prospero, veillant, dans l'ombre, sur sa ménagerie. Nous reportons notre attention sur Markita Boies, en Puck, s'envolant sur fond de ciel étoilé et, quand nous nous retournons de nouveau vers le balcon, le magicien est disparu.

J'ai écrit, dans ces pages, que certains de nos plus grands romans continuent de s'écrire sans s'écrire, sur les scènes de nos théâtres. Ou à un pas d'elles, dans la conscience émerveillée des auditoires. Vous vous souvenez sûrement de Lepage, à *La soirée de l'impro*, se transformant, dans son chandail de hockey noir, pour donner parole à la statue de la Liberté ? Parfois, il faut un peu s'éloigner d'une chose pour vraiment la voir.

Épisode 2
LE TÉLÉPHONE ROUGE
(an 2000)

New York calling. J'appelle Québec avec mon téléphone rouge. Le signal est lancé. Je suis à New York, jadis baptisée Gotham par Washington Irving. L'atelier de cinéma auquel j'étais inscrit, à

l'Université de New York, vient de prendre fin. Juin arrive. Je sous-loue, depuis février, une chambre, coin 48^e et 8^e, dans l'appartement d'un autre. Son nom de scène, Leviathan, irait à merveille à un personnage de bandes dessinées. Leviathan, qui a certainement de l'oreille, ne connaît pas Thomas Hobbes. Il travaille dans un centre d'appels, et on ne lui offre guère de rôles depuis qu'il a le cancer du cerveau et qu'il ressemble à une version amincie de Lex Luthor. Son chez-soi en est d'autant plus soigné. Le jour où j'emménage, Leviathan sort un album, pour me présenter son grand amour d'antan : un garçon québécois. Sur les photos, Leviathan et son ami sont chevelus et heureux. Mon accent ressemble à celui de ce garçon perdu. Je suis amoureux d'une autre. Quand il s'absente, J. me visite. C'est une autre histoire. J'ai vraiment l'impression d'entrer dans l'espace vital de Leviathan. Je me ferai discret. Cela dit, la maladie n'altère en rien les difficultés de la colocation. Elle ne fait qu'en déplacer les tensions. Notre seul différend tournera autour de mon talent de laveur de vaisselle.

Souvent, en rentrant de l'université, loin au sud, je passe par la 47^e, Diamond Row. À 18 h, les bijoutiers hassidiques referment les grilles de leurs magasins et glissent en costumes noirs vers la maison. Il paraît que les diamants de New York passent d'abord par Montréal, entre les mains de leurs cousins de la rue Hutchison. Le soir tombe, et la promenade est si apaisante ; je laisse à d'autres que moi le soin de s'imaginer des scénarios de mauvais goût : lune lourde, ongles effilés, avarice à demi-jour... Le Gotham Book Mart, sur la 46^e, ressemble à la cale d'un navire. C'est une petite librairie en demi-sous-sol, dont la vitrine basse donne sur la rue. Le dessinateur Edward Gorey vient de trépasser. Je suis au fait d'une partie de sa biographie. Souvent, les dimanches, il allait, avec un vieil ami, voir trois films au cinéma. Ensuite, ils mangeaient un cheeseburger, *somewhere uptown*. Gorey avait un balcon au ballet et, parfois, il n'enlevait pas son manteau de fourrure de toute la représentation. Les étés, il dessinait des décors pour une petite compagnie de théâtre à Nantucket, qui a joué *Dracula*. Le Book Mart a publié les premiers livres d'Edward Gorey. De petits albums cartonnés parus sous des noms d'emprunt, aux accents de *nonsense* victorien : Ogdred Weary, Raddogy Gewe, Dogear Wryde... Une peluche du *Doubtful Guest*, son invité douteux, veille dans la vitrine, sur une photo du dessinateur. Ses baskets sont rouges. C'est un bipède, au pelage noir et au regard de billes blanches. Ses bras ressemblent à deux nageoires poilues, et il a le museau d'un tapir mutant. Un jour, l'invité arrivera chez

vous sans prévenir et restera pour toujours. Il ressemble un peu à la maladie de Leviathan. Pour que nous puissions mourir, il faut qu'une part de nos vies demeure imaginaire.

Souvent, quand je rentre, Leviathan visionne des films mettant en vedette Keanu Reeves. Ce garçon canadien, originaire de Winnipeg, et de descendance autochtone, est soupçonné d'homosexualité. Il paraît qu'il s'apprête à monter, dans sa ville natale, *Hamlet*. Je ne verrais qu'un des films de Keanu avec Leviathan, où il incarne, dans un complet parfait, un diable contemporain, brasseur de millions et corrupteur de destins. Les jeunes hommes sérieux jouent *Hamlet*. Les monstres, les Indiens, les homosexuels et les superhéros doivent parfois se cacher sous des identités d'emprunt. Certains soirs, j'aide Leviathan à répéter pour des rôles qu'on ne lui offrira pas. Je le vois parfois, assis devant moi sur le sofa du salon, répéter un rôle de cancérologue, pour lequel il s'était acheté un sarrau blanc. Peut-être que ma mémoire me joue des tours.

Nous nous retirons, après ces moments de socialisation, dans nos chambres, aux deux extrémités de l'appartement. Un des murs de ma chambre est de briques taillées. Leviathan m'a convaincu d'y emménager. Une fenêtre haut perchée, étroite comme une fente de bunker, se dérobe à la vue, et laisse entrer, car il fait chaud, la rumeur constante du trafic. Je dors dans un lit simple, flanqué d'une table de chevet avec un réveil fluorescent. Sur une étagère de fer tressé, mes livres et mes papiers d'étudiant. La balance de mes possessions entre dans le placard. Le téléphone de plastique rouge, ces jours-ci difficile à payer, est posé au pied du lit. Mes nouveaux employeurs colombiens, une fois par mois, me tendent une enveloppe de paie sous la table unique qui meuble leur bureau sans adresse. Nous la trouvons bien bonne. Ce n'est pas ce que vous pensez. J'ai à peine assez pour le loyer, les provisions et le téléphone.

Un jour, un autobus à deux étages, qui aurait dû rester à Londres, renverse un touriste, lequel en meurt. Leviathan devient porte-parole d'un mouvement anti-*double-decker*. Un soir enfin, nous visionnons sa performance au bulletin de nouvelles. À deux pâtés de maisons d'ici, Martin et Thelma font leurs films. Nous sommes dans Hell's Kitchen, tout près du quartier des spectacles. Il n'y a pas que Montréal qui prenne des airs empruntés : le coin n'est plus ce qu'il était, et le nom de « cuisine de l'enfer » n'y colle plus guère. Mes réserves sont démenties au retour des grandes chaleurs du printemps. Leviathan me demande de le photographier au beau milieu de la 8^e, qui est, depuis

l'arrivée du printemps, livrée à des travaux perpétuels. La voirie a monté comme un petit théâtre à l'intersection. Trois panneaux de bois, où des feux orange clignotent, avec toute la latitude dramatique permise par leur œil unique. À leur pied, une bouche d'égout laisse s'échapper, en permanence, un énorme nuage de fumée blanche. Autant profiter du décor. Leviathan sourit au pas d'une des bouches retrouvées de l'Enfer. C'est notre meilleure mise en scène.

À chacun son rôle. L'atelier de cinéma où je suis inscrit, à l'Université de New York, vient de prendre fin, et mon amour aussi. Je reçois de la correspondance d'Ex Machina. Miraculeuse machinerie du destin ! (Voyez comme je connais mes termes théâtraux.) Il y a un mois, j'ai adressé une lettre à Robert Lepage, où je demande un stage sur un de ses films. Lynda Beaulieu, qui, je l'apprendrai plus tard, est la sœur de Robert Lepage, me demande de l'appeler. Ce garçon sait s'entourer. Lynda me raconte qu'il a pris des vacances, et passé du temps avec mon travail. Je me souviens avoir envoyé un CD-ROM d'*Einstein's Dreams*, une « interprétation interactive » d'un roman sur les rêves d'Einstein, et de *Wigrum*, un site de fiction sur un collectionneur d'objets ordinaires aux histoires extraordinaires. Avant, les institutions prêtaient des caméras, maintenant nous n'avons plus droit qu'à de la bande passante.

Il paraît que c'est rare, les vacances, et autant de temps passé avec le travail des autres. Robert vient à New York, et il voudrait me rencontrer, me dit Lynda. Je pars dans quelques jours. Elle me dit qu'il y aura d'autres occasions. Qu'elle me fera rencontrer ses producteurs à Montréal, qu'ils ont peut-être même un projet pour moi. Le téléphone rouge a capté le signal du destin. Au revoir, Leviathan. Adieu, J. Je quitte Manhattan avec des perspectives d'emploi postcolombiennes.

À SUIVRE